

Éditorial

## Quelles violences ?

**I**l est des termes dans le langage qui sont toujours difficiles à saisir. Y aurait-il violence dans l'usage même du terme de « violence » ? Cette question est certes creuse, mais elle n'en est pas pour autant inféconde. La violence est-elle par nature ? La pomme qui tombe devant les yeux d'Isaac Newton (*Principes mathématiques de la philosophie naturelle*, 1687) révélerait alors la « violence » de l'attraction terrestre, faisant de chaque objet qui s'en arrache, un objet qui s'oppose à la force de l'attraction. S'opposer à une force relève-t-il d'une violence ? Les intempéries et les manifestations éruptives de la nature font violence puisqu'elles détruisent dans leurs sillages des objets accumulés et des vies. Mais de la même manière qu'une lionne tue une gazelle pour se nourrir, peut-on penser que ces éléments sont de nature, ou par nature, violents ? Et doit-on penser que l'homme est également par nature violent puisqu'il détruit lui aussi des objets et des vies pour subvenir à ses besoins ?

Il serait probablement plus juste, dans ce contexte, d'utiliser le terme de « lutte » en référence à Charles Darwin (*De l'origine des espèces par voie de sélection naturelle*, 1859). Dans ce contexte de l'évolution, la nature n'est pas intentionnelle, elle n'est donc pas « violente » ou « harmonieuse ». Elle est surtout interaction des éléments qui la composent. Ce sont ces éléments qui sont en lutte dès lors qu'ils sont menacés dans leur conservation. Ils s'opposent, résistent aux autres éléments pour se conserver. Une pierre résiste ainsi au courant de l'eau jusqu'à ce qu'elle s'érode pour finir en sable. La violence de la pierre dans cette rivière, c'est aussi la violence de l'eau dans le temps pour la pierre. On pourrait dire qu'elle fait violence au débit de l'eau en perturbant son courant. Ainsi, la « violence » n'est pas une « loi naturelle », elle relève de l'interaction dans sa double dimension diachronique et synchronique. Ce qui peut apparaître comme violent dans cet espace cache souvent une autre violence, plus insidieuse, dans l'histoire.

Appliquée à nos activités contemporaines et ordinaires, la violence dans les institutions ne peut pas faire oublier la violence institutionnelle. La

violence dans les écoles, ne peut pas faire oublier la façon dont l'école a été violente durant de nombreuses années. La violence conjugale ne peut ignorer la violence de l'institution de la famille. Tout comme la violence sociale ne peut pas se comprendre sans la violence de l'histoire. La violence de la vie ne peut pas se comprendre sans la violence de la mort. Les violences se répondent les unes aux autres. La vie appelle et répond à la mort, tout comme la mort appelle et répond à la vie. Vouloir la paix, c'est souvent appeler la guerre, tout comme vouloir la non-violence, c'est souvent appeler à la violence. Ce n'est donc pas tant la violence qui compte que la façon dont elle est utilisée.

L'usage de la violence peut servir des intérêts identitaires, statutaires, fonctionnels et dans l'interaction, certains protagonistes peuvent être conduits à la chroniciser en cherchant à la figer, la reconnaître dans une confusion entre le sujet et ses interactions. Un sujet n'est pas violent en soi, c'est toujours l'interaction qui peut être violente comme une de ses modalités. Ainsi, la violence est d'autant plus forte qu'on essaie de figer le mouvement même de l'interaction. Plus simplement, on pourrait dire qu'on obtient de la violence dès lors qu'on essaie d'arrêter du conflit, de la lutte, du mouvement, de l'identité ; de conserver là où, *par nature*, il y a évolution. Pourtant, les luttes et les conflits sont les combats à l'origine de notre République issue de la révolution. La violence apparaît dès lors qu'une révolution s'engonce dans ses acquis, ses intérêts, ses conservations, ses prés carrés, ses forteresses, ses remparts, ses barrières, ses murs étanches, ses identités figées, ses statues de marbre, ses propriétés fermées, ses lois définitives, ses vérités éternelles. La violence se trouve là où les continuités refusent les ruptures et là où les ruptures refusent les continuités. La mesure n'est pas sans conflits, sans luttes, mais les contient dans un mouvement qui arpente le monde pour lui donner son équilibre.

Puissions-nous croire que le texte poursuit son travail de tissage, avec ses trous, ses plis, ses mailles pour résister aux tensions, aux charges, au froid dans une lutte toujours recommencée.

Guy-Noël Pasquet